

2016 : CENTENAIRE DE LA MORT DU BIENHEUREUX CHARLES DE FOUCAULD

LA PLACE DE LA PAROLE DE DIEU DANS LA VIE DE FRERE CHARLES (Sacré-Cœur de Montmartre, 21mai 2016)

« *tout se tient* »

Ce n'est pas à une conférence d'expert que vous allez prêter l'oreille ce matin : je n'ai aucune compétence d'historien ou de spécialiste ; j'ai plus souvent lu des livres *sur* la vie de Charles de Foucauld que je n'ai lu ses propres écrits. Je n'ai pas non plus la pratique et la légitimité qui viennent de l'appartenance à la famille spirituelle de Charles de Foucauld. Je suis moine, mais pas de Notre-Dame des Neiges, ni trappiste ni cistercien, seulement bénédictin à En Calcat, près de Castres dans le Tarn.

C'est un lien du sang qui me rapproche du P. de Foucauld. J'ai pour arrière grand-mère paternelle sa petite sœur, Mimi, devenue l'épouse de Raymond de Blic. Vous me permettrez d'entrer dans mon sujet par cette porte dérobée ou du moins latérale.

Avant que Charles de Foucauld ne soit déclaré « bienheureux », je me rappelle que nos cousins Blic l'appelaient avec vénération « l'oncle Charles », mais nous, les d'Hamonville, nous ne disions pas « l'oncle Charles » parce que l'appellation était réservée à un plus proche, Charles d'Hamonville, le dernier frère de papa, chez qui nous allions souvent le dimanche (or quand on est petit, la différence entre vivants et morts compte beaucoup !) ; il y avait d'ailleurs encore un autre « oncle Charles » à la génération du dessus, Charles de Blic, frère de ma grand-mère et filleul de Charles de Foucauld ; pour nous, donc, ce n'était *que* « le Père de Foucauld », et cela le tenait à une distance raisonnable. En fait, je ne prendrais conscience qu'assez tard de l'impact que ce grand-oncle a eu sur la génération qui me précède : quand je découvrirais que mon propre père était entré à Cîteaux, pour essayer d'y devenir moine trappiste (grâce à Dieu, ça a raté !), puis deux de ses frères, dont le frère Hubert, qui y est encore aujourd'hui ; un autre de ses frères, mon oncle Henri, spiritain, a été plus de quarante ans missionnaire à Madagascar, et trois de leurs cousins germains, Pierre, Paul et Régis de Blic (fils de Maurice, l'aîné), sont devenus prêtres et religieux. Rassurez-vous, je sais que l'habit ne fait pas le moine, je l'apprends même un peu mieux tous les jours, mais ces engagements religieux sont néanmoins des signes forts que je relis après coup avec gratitude ; « l'oncle Charles » n'y était pas pour rien.

J'ai beaucoup aimé ma grand-mère, devenue par son mariage Jeanne d'Hamonville, et elle n'est sûrement pas étrangère à ma vocation religieuse, même si elle ne l'a pas vu se concrétiser en ce monde . Elle avait 16 ans lorsque son oncle passa pour la dernière fois à Barbirey en 1913, avec Ouksem. Elle m'avait un jour raconté comment, cette fois-là, il lui avait demandé de lui apprendre le tricot et le crochet, pour, à son tour, pouvoir l'enseigner aux femmes touareg... heureusement, Ouksem était beaucoup plus doué que l'oncle Charles pour le tricot et le crochet ! Dans le dernier numéro du bulletin des Amitiés CdF, j'ai été ému de voir Pierre Sourisseau citer ce passage d'une lettre : « Le tricot et le crochet marchent à merveille. Toutes ces choses sont utiles spirituellement *car tout se tient...* » (*Lettre à Marie de Bondy*, 16 avril 1915)

Cette simple affirmation me semble décisive, pleine de vigueur, car, oui, « tout se tient », le crochet et la vie spirituelle, la parole et la chair, la vie est une, profondément, et, pour Charles de Foucauld, c'est une conviction essentielle, nullement superficielle : c'est justement pour cette raison que l'Évangile ne peut être annoncé, « crié sur les toits », *que* par une vie tout entière. L'Évangile de Jésus Christ ne peut pas être un quelque chose, un secteur, ni 20% ni même 92% d'une vie ; l'Évangile est dévorant, si on le laisse faire, il prendra toute la place.

Je crois que notre époque a besoin d'entendre ce message, tant l'unité de la vie s'y trouve menacée ! Nous risquons de plus en plus de mener des vies éparpillées, dispersées, voire disloquées ; au début, on veut « s'éclater », et après, eh bien, ça ne se recolle pas facilement : on reste *éclatés*, avec une vie à tiroirs ! Il me semble que nos contemporains occidentaux ont grand soif de tout ce qui peut aider à refaire, à guérir, à affermir l'unité d'une vie humaine : la prière, et notamment l'écoute de la Parole de Dieu, qui est une prière d'un genre particulier, est un puissant moyen offert aux hommes pour éviter la dispersion, l'émiettement, la perte du sens, dans un monde où nous sommes de plus en plus *girobroyés*.

héritier et précurseur

Le thème qui m'avait été proposé pour cette méditation était : « La place de la Parole de Dieu et de l'Eucharistie dans la vie de frère Charles ». Mais dès le départ, j'ai voulu centrer mon propos sur la parole de Dieu, domaine suffisamment vaste pour aujourd'hui. L'eucharistie résonnera par moments mais devrait donner lieu à une tout autre recherche ; je trouve très pertinente une remarque de frère Michael-Davide Semeraro, moine bénédictin du Val d'Aoste, qui note la grande différence quant à l'arrière-plan historique de deux pratiques également

importantes, vécues par Charles de Foucauld et proposées par lui comme un double fil rouge dans ses différents directoires, l'adoration eucharistique et la *lectio divina* : « La nouveauté et l'originalité dans le chemin de frère Charles n'est certainement pas l'adoration eucharistique, qui à son époque est largement pratiquée, d'une façon même exagérée, mais la lecture personnelle des Ecritures et en particulier de l'Evangile, commenté par écrit chaque matin. Cette lecture quotidienne a pour but de « continuer en moi la vie de Jésus : penser ses pensées, dire ses paroles, faire ses actions, autant qu'il est possible. » (*Projets des fondations dans le Règlement des Petits Frères* chap. I : Imitation de notre bien-aimé Seigneur Jésus Christ ; texte rédigé à Nazareth en 1899 et repris à Beni Abbes en 1902) Il y a là une pratique originale, susceptible d'être mise davantage en lumière, spécifiquement à notre époque.

Sans être spécialiste, on peut assurer que la place de la Parole de Dieu dans la vie des chrétiens n'a commencé à retrouver de l'importance qu'à date très récente (si du moins elle a retrouvé quelque importance !). Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la Bible souffre d'une profonde méfiance en milieu catholique, et paradoxalement parce qu'elle fut revendiquée un moment comme le point fort et l'étendard de nos frères protestants ! Bien de son époque, Charles de Foucauld lui-même met en garde que « ce ne sont pas tous les esprits qui peuvent assimiler cette nourriture solide » qu'est l'Ecriture sainte (Commentaire sur Lc IV, 12, *Retraite à Ephrem* de 1898). Alors... on ne lit pas la Bible, on raconte l'histoire sainte ; on ne lit pas l'évangile, on lit des vies de Jésus comme on lit des vies de saints (lui-même en 1887 commande à son éditeur *La vie de Jésus* de l'abbé Frouard). La prise de conscience forte dans l'Eglise romaine ne se fait qu'avec le concile Vatican II, les encycliques *Sacrosanctum concilium* et *Dei Verbum*. Alors seulement les lectionnaires de la messe se mettent à faire une place à la diversité des livres bibliques, à la pluralité des évangiles ; jusque-là, l'ensemble du parcours liturgique annuel (sur une seule année) se faisait à partir du seul Matthieu (qui est de fait une catéchèse extraordinaire), agrémenté des pages les plus célèbres de Luc (le Bon Samaritain, l'Enfant prodigue, Marthe et Marie, l'évangile de l'enfance surtout) et de quelques-unes de saint Jean ; mais on ne lisait *jamais* rien de l'Ancien Testament, sauf pour de très rares solennités.

En dépit de tous les moyens mis en œuvre aujourd'hui, la *lectio* proprement dite n'a encore qu'une place assez marginale dans la pratique des fidèles, et dans celle de certains prêtres et religieux.

Un livre donné par Marie Moitessier à son cousin (pour sa première communion en 1872, il a 14 ans) a joué un rôle pour persuader celui-ci de

la nécessité de lire les Ecritures : les *Elévations sur les Mystères*, de Bossuet, livre qu'il a sans doute lu au moment de sa conversion.

Mais l'influence la plus profonde et la plus durable est indubitablement celle des années de vie monastique à Notre-Dame des Neiges puis à Akbès (1890-1896) ; c'est là que frère Marie-Albéric découvre la *lectio divina* proprement dite, c'est-à-dire la fréquentation continue, silencieuse, personnelle et quotidienne de l'Ecriture, ainsi que l'encouragement à la méditer un crayon à la main. Cette *lectio divina* n'est pas un exercice isolé dans la journée du moine : elle trouve un écho puissant dans la liturgie des heures, elle-même structurée autour des Psaumes, d'une lecture de l'Ecriture sainte beaucoup plus large que celle du cursus de la messe, avec ses commentaires patristiques aux vigiles ; par ce dernier point, la note proprement cistercienne reste très sensible durant toute la vie de celui qui fut pendant sept ans frère Marie-Albéric : les pères cisterciens, saint Bernard de Clairvaux tout particulièrement, mais aussi Guerric d'Igny, Guillaume de Saint-Thierry, Aelred de Rievaulx et bien d'autres, ont souligné la centralité théologique de l'Incarnation sans se priver de donner un accent affectif très prègnant à la relation personnelle avec Jésus, deux leçons que l'ermite de Nazareth et du Sahara n'oubliera jamais.

Riches de cet entraînement monastique, les années de Nazareth (1897-1900) sont les plus fécondes en commentaires bibliques. En 1898, il rédige des *Petites remarques sur la sainte Bible*, où l'on peut lire une réflexion étonnante ; Charles de Foucauld se dit déconcerté, après avoir tenté de lire les écrits des grands docteurs et des saints, par les variations et évolutions successives de leurs pensées : « Voyant ces hésitations, cet incomplet, ces changements d'opinion dans les plus sages et les plus saints, voyant que chacun ne fait que dire au jour le jour ce que Dieu lui montre, j'ai résolu, tout en continuant à les lire afin de profiter des lumières que Dieu leur a données non seulement pour eux-mêmes mais pour les pauvres comme moi, de me tourner plus que par le passé vers celui qui ne change pas, qui voit tout, qui ne reçoit pas la lumière d'un autre mais qui est lui-même « la lumière qui illumine tout homme » et « le Père des lumières », vers Dieu et les livres que son Esprit lui-même a inspirés... C'est pourquoi j'entreprends petitement et humblement cette lecture de la Bible, dans le désir de la lire *d'un bout à l'autre* uniquement en vue de Dieu, pour mieux le connaître, l'aimer et le servir... » Le goût de l'absolu fait passer Charles de Foucauld pour ainsi dire du témoignage indirect à la relation directe : la Parole de Dieu prend alors une place de plus en plus centrale.

Notons bien le « d'un bout à l'autre », qui ne peut manquer de rappeler la Règle de saint Benoît (cf. « à la suite et en entier », *per ordinem ex integro*, RSB 48, 15, racine de l'attitude fondamentale qui permet de faire un « travail de bénédictin » : le travail linguistique de Foucauld en est un bel exemple !). Si frère Charles renonce à ce moment-là à la « liturgie compliquée » de saint Benoît, refusant de laisser la prière des heures envahir ou bousculer sa méditation et sa contemplation silencieuse, il reçoit comme un trésor l'héritage monastique de la *lectio divina* et lui restera fidèle, puisqu'il en fait un élément constant des différents règlements qu'il élabore pour ses disciples et imitateurs.

En 1914 encore, dans les conseils qu'il donne à Louis Massignon, on trouve ces traits caractéristiques d'une conception monastique, tels que la continuité dans cette lecture des Ecritures, la patiente répétition, ainsi que l'image traditionnelle de la goutte d'eau capable d'entamer la pierre la plus dure : « ... trouver le temps d'une lecture de quelques lignes des Saints Evangiles en prenant chaque jour à la suite, de manière qu'en un certain temps il passe entièrement sous vos yeux, et après la lecture (qui ne doit pas être longue : dix, quinze, vingt lignes, un demi-chapitre au maximum) méditer pendant quelques minutes mentalement ou par écrit sur les enseignements contenus dans votre lecture. Il faut tâcher de vous imprégner de l'esprit de Jésus en lisant et relisant, méditant et reméditant sans cesse ses paroles et ses exemples : Qu'ils fassent dans nos âmes comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur une dalle toujours à la même place ... » (*Lettre à Louis Massignon* du 22.07.1914)

une lectio centrée sur Jésus vivant

Or un examen même rapide de l'ensemble de ses écrits donne à penser que le désir d'INTEGRALITE semble n'avoir pas résisté au réel... Dans la somme des écrits conservés, les commentaires suivis sont en définitive très peu nombreux : Genèse, Exode en partie (jusqu'au ch.25), l'évangile selon Mt (jusqu'au ch.12), les Psaumes jusqu'au Ps 116 (la perspective du très long Ps 118 a-t-elle fait caler frère Charles ?), commentaire intitulé d'ailleurs « ...des Psaumes et des Prophètes », mais nous n'avons pas une ligne des Prophètes. Bien sûr, nous ne pouvons réduire ce que fut sa lecture aux seules *traces écrites* qui nous sont conservées ; je ne sais pas si les correspondances et autres écrits permettent aux spécialistes de postuler la perte de tel ou tel commentaire biblique... Les notes éparses sont très nombreuses, mais il faut tout de même interroger ce phénomène.

Il est fréquent, peut-être inévitable, qu'un moine passionné de la *lectio* fasse l'expérience d'une certaine *déroute* de la lectio, une déviation obligée et imprévue de la Parole, comme un renoncement imposé aux projets personnels les meilleurs : pourquoi ? Parce que la *lectio* est écoute et dialogue, où l'Autre intervient, parce que la *lectio* n'est pas un programme d'étude ; il est seulement question de devenir soi-même chaque jour disciple, d'entrer dans la dynamique d'un dialogue ininterrompu et ouvert et souvent déroutant... Pour le frère Charles, la *lectio* biblique prendra donc d'autres voies que celle de la continuité, voies notamment liturgiques ou thématiques, à la recherche des « vertus » du Bien-Aimé, et parfois dans une évocation à la fois temporelle et spatiale que son expérience de la Palestine a favorisée : il y a par exemple ce que Charles de Foucauld appelle « retraite à Ephrem », où, prenant appui sur un seul verset de l'Ecriture (Jn 11,54), il se place lui-même, à travers le cadre liturgique du carême, dans la condition de Jésus au seuil de la Passion, situation d'extrême précarité, après la résurrection de Lazare et avant l'onction à Béthanie : « À partir de ce jour-là, ils décidèrent de le tuer. ⁵⁴ C'est pourquoi Jésus ne se déplaçait plus ouvertement parmi les Juifs ; il partit pour la région proche du désert, dans la ville d'Éphraïm où il séjourna avec ses disciples. »

Mais à travers ce phénomène, nous voyons se dessiner un trait bien personnel et très puissant de la lecture biblique de frère Charles, la centralité absolue de la personne de Jésus « vivant » dans les Ecritures, LE *magister* de toute *lectio*. La Bible n'est pas perçue comme un contenu, analysable et objectivable, mais comme l'expression privilégiée du dialogue immémorial de Dieu avec les hommes, qui invite chaque chrétien à le rencontrer à son tour personnellement. Rien de statique dans la Parole de Dieu pour frère Charles ! L'Ecriture est une permanente stimulation, une dynamique de rencontre et de dialogue avec le Bien-Aimé. Pour prendre une analogie informatique (sur un mode poétique et sans aucune prétention de cohérence), la Bible n'est pas un ensemble de données, de *data*, simple mémoire « morte », mais une mémoire si vive qu'elle est capable d'enclencher elle-même une ré-forme, in-formation et re-formatage, et de l'application et du système et même du processeur qui prend à cœur ces données !! La Parole de Dieu est plus vivante et plus active, plus dangereuse qu'un virus. C'est d'ailleurs ce que dit clairement He 4, 12-13 : « Elle est vivante, la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle va jusqu'au point de partage de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; elle juge des intentions et des pensées du cœur. Pas une créature n'échappe à ses yeux, tout est nu devant elle, soumis à son regard ; nous aurons à lui

rendre des comptes. » Lire la Parole de Dieu, c'est en définitive se laisser lire par Elle, et cette dynamique est transformante, d'une façon unique.

aux racines du silence

J'ai opposé l'arrière-plan ecclésial historique de cette *lectio* et de l'adoration eucharistique, mais on ne peut qu'être frappé par le trait d'union marquant qui *relie* ces deux pratiques dans la vie de Charles de Foucauld : le silence.

Ce serait une erreur préjudiciable que de faire trop vite de la Parole de Dieu un contenu, le support obligé ou le prétexte d'une explicitation ou d'un commentaire : la toute première phase, comme aussi la dernière, l'ultime, est un recueillement silencieux. Le silence prépare la *lectio*, en est la condition préalable, et il la couronne aussi, la *lectio* devenant méditation, oraison, « considération » (cf. étymologie : le faible rayonnement des étoiles), contemplation silencieuse. Silence et parole sont un couple inséparable, l'écoute seule permettant à la parole proférée de vivre vraiment ; une parole qui n'est pas reçue a retenti pour rien, elle n'a pas atteint son but, elle reste stérile. La parabole du semeur ne dit pas autre chose, parabole à nulle autre pareille, par sa place et sa longueur, qui ouvre la prédication de Jésus (Mc 4), scandée par ce refrain : « celui qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute ! ».

La force du témoignage de l'ermite du Sahara est pour une grande part logée dans ce noyau dur du silence qu'il cherche à atteindre (le titre du film « L'appel du silence », le dit bien), silence que dit aussi l'espace qui l'entoure, celui du désert. Le silence est l'attitude religieuse à la fois initiale et finale, celle du chercheur de Dieu comme de celui qui l'a trouvé. Un de nos frères hôteliers avait eu cette expression forte qui a marqué certains de nos hôtes : « le Christ, tu le trouves, et après, tu le cherches ! », ce qu'avait dit le grand Pascal : « Tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Dans un monde saturé d'images et de paroles, mais de paroles confondues, confuses, formant rumeur et bruit continu, Charles de Foucauld est la figure obstinée de l'homme du silence, rendu capable par cette discipline elle-même d'avoir et d'être une parole propre, personnelle, distincte de la confusion ambiante.

La simplicité de cette attitude, qui rejoint l'effet puissant produit par l'Islam sur le voyageur du Maroc, est très signifiante pour notre époque ; à ceux que l'immense héritage de la théologie catholique effraie, à ceux qui restent étrangers à une liturgie qui, même dans sa pureté, paraît encore savante et complexe aujourd'hui, la prière silencieuse, l'adoration respectueuse dit que l'accès à Dieu est ouvert à tous les hommes.

un espace de silence dans la Bible : Nazareth

Il est remarquable que Nazareth soit le lieu où, sorti du monastère, Charles de Foucauld ancre sa pratique d'une *lectio* régulière.

Dans ses *Petites Remarques sur la Sainte Bible*, il fait du cadre concret de cette *lectio* chez les Clarisses de Nazareth le support d'une image idéalisée de la *lectio* partagée de la sainte Famille ; il écrit ainsi : « pauvre domestique à Nazareth, par son infinie miséricorde, je ferai ces lectures le plus souvent devant son divin tabernacle, à la fin de la journée, lorsque le travail fini à l'approche du crépuscule je n'ai plus qu'à me reposer à ses pieds et à l'adorer dans le recueillement paisible du soir. Je veux faire ces petites lectures à vos pieds, ô mon bien-aimé Seigneur Jésus, comme, le soir, après le labeur quotidien, vous vous asseyiez dans ce même Nazareth, entre la sainte Vierge et saint Joseph, et prenant en main cette Bible toute pleine de vous, vous en lisiez quelques feuilles à vos saints parents, leur en expliquant ce que, pour le bien de leur âme, vous vouliez leur en dire... » Touchante représentation d'une *lectio* en abîme : *lectio* de Jésus faisant *lectio* pour initier ses parents à la *lectio*...

Nazareth est, d'un point de vue scripturaire, un lieu éminent de silence ; nous ne savons justement rien de Nazareth, dont le premier Testament ne parle pas. Ce silence est dans les évangiles teinté de réprobation et de rejet, d'« abjection » (Jn 1,46, Nathanaël : « de Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » ; Lc 4, Mc 6 : prédication à Nazareth). « Le Nazaréen » est finalement l'identité de Jésus sur l'écrêteau de la Croix (Jn 19), cristallisant l'infamie, disant en creux ce qu'il n'est pas, un Messie glorieux tel qu'on l'aurait attendu. Le Nazaréen est le nom « kénitique » du Messie, accouplé par dérision au « Roi des Juifs ».

Tous les évangiles respectent ce silence de Nazareth et ne comblent pas le vide qui va de la naissance à la vie publique de Jésus ; dans cet espace-temps vide, muet, inconnaissable, Charles de Foucauld trouve le signe de la suprême discrétion de Dieu venant aux hommes, et il se propose de vivre Nazareth comme imitation du Bien-Aimé, qui se révèle en s'effaçant, ne laissant derrière lui que l'amour, Sa trace en d'autres, c'est-à-dire l'Eglise, parole vivante de Celui qui n'a rien écrit.

Jésus-à-Nazareth est le centre de la lecture foucauldienne de l'Écriture. C'est ce lieu et cette forme de vie qu'il proposera inlassablement dans ses Directoires et Règlements à tous ceux et celles qu'il aimerait entraîner à la suite du Christ. Et ce Jésus de Nazareth, celui de la sainte Famille, le renvoie lui-même au silence :

« [Jésus, Marie, Joseph]
j'apprendrai de vous à me taire,
à passer obscur sur la terre,
comme un voyageur dans la nuit. » (*Lettre à l'abbé Huvelin*, 3 mars 1898)

un livre singulier : les Psaumes

Il y a une profonde cohérence entre ce primat de Nazareth et la place particulière des Psaumes dans la lecture biblique de Charles de Foucauld, du fait de son rôle messianique paradoxal.

Même inachevé, le commentaire des Psaumes est le plus long de ses commentaires suivis. Les Psaumes ne sont pas un livre parmi d'autres de l'Ancien Testament, mais bien un livre au statut singulier, tant pour le judaïsme que pour le christianisme, car c'est LE livre de prières des deux traditions.

Pour les chrétiens, les Psaumes ont un autre rôle également unique et singulier dans l'articulation de l'Ancien Testament au Nouveau. C'est ce livre-là très spécialement, qui fait passer les disciples, les apôtres, toute la première génération, de l'ancien au nouveau ; c'est en relisant les Psaumes que les apôtres voient se dessiner, non pas le Messie tel qu'il était jusque-là attendu, Messie glorieux, roi qui exalte Israël face aux nations, mais au contraire Messie caché, Serviteur souffrant, persécuté, Fils mystérieusement abaissé et relevé, exalté contre toute attente ! Aucun autre livre de l'Ancien Testament n'est autant cité dans le Nouveau ; et, sans être fondamentaliste, l'on peut raisonnablement penser que cette clé de lecture, la « clé de David » l'auteur des Psaumes, a été soulignée par Jésus lui-même durant ses brèves années d'enseignement : « N'avez vous pas lu ce que fit David ? » « David dit » « David l'appelle Seigneur... »... Jésus passe son temps à dire : « n'avez vous pas lu ? » La critique y voit avec raison l'ancrage des relectures postérieures de l'événement pascal, mais comment ne pas voir aussi que le rabbi Jésus de Nazareth a été un prodigieux initiateur de ce travail d'une relecture active et profondément originale des Ecritures, un maître donnant en permanence à ses disciples des leçons de lecture (*lectio lectionis*) !? C'est cette figure qui ouvre très solennellement, liturgiquement, la prédication de Jésus chez Luc (Lc 4,16s) : Jésus à la synagogue de Nazareth. Tout est posé ici : « l'Esprit du Seigneur est sur moi... aujourd'hui cette écriture s'accomplit dans vos oreilles » ; interprétation qu'explicitera encore la Lettre aux Hébreux (He 12,7) reprenant le Ps 39 : « en entrant dans le monde, le Christ dit... me voici, car c'est de moi que parle l'Ecriture ». Et il s'offre en sacrifice...

la Parole qui appelle et envoie

Je crois que Charles de Foucauld a vécu de façon exemplaire ce centrément-décentrement que produit toute fréquentation de la Parole de Dieu. C'est la même et unique Parole qui appelle et qui envoie ! Double mouvement...

D'un côté, la Bible est un paysage illimité, un horizon immense, avec lequel on ne se familiarise jamais tout à fait, qui reste exotique et étranger, mais qui de lui-même désigne inlassablement un cœur, un centre en la personne du Christ. Sa vie, l'événement Jésus Christ, sa passion et sa résurrection, constitue la charnière invisible des deux Testaments. Les deux livres reliés renvoient à cet événement central, annoncé et accompli, mais aussi débordant, que l'on ne peut contenir, délimiter, mettre en boîte (Jn 21,25, derniers mots de tout l'Evangile)...

Or, d'un autre côté, et je voudrais faire de cette remarque ma conclusion, ce centre exerce lui-même une fonction « projectile » paradoxale : il décentre, il envoie, il renvoie au plus lointain, comme le montre la vie du Bienheureux Charles de Foucauld, soucieux de rejoindre « les plus délaissés »...

« Il n'y a pas, je crois, de parole de l'Evangile qui ait fait sur moi une plus profonde impression et transformé davantage ma vie que celle-ci : Tout ce que vous faites à un de ces petits, c'est à moi que vous le faites. » (*Lettre à Louis Massignon*, 1^o août 1916)

La Parole de Dieu n'est jamais possessive de personne. Elle est comme l'amour de Dieu qui ne garde rien pour lui, qui ne fait que donner, sans réserve, en se donnant, et donc en donnant mission, en envoyant, et c'est bien ce mouvement infini que le Père de Foucauld a vécu et cherché à propager lui-même. Même s'il n'a de son vivant attiré aucun disciple et envoyé personne, il était de la logique la plus profonde de sa foi dans le Christ d'appeler, de propager ce mouvement infini dont il avait conscience qu'il le précédait *et* le débordait.

Frère David Tardif d'Hamonville